STEINGRIMUR J. THORSTEINSSON
Καθηγητοῦ τοῦ Πανεπιστημίου τῆς Ἰσλανδίας

L'INFLUENCE GRECQUE EN ISLANDE*

I

Imaginons-nous deux avant-gardes de l'Europe, l'un à l'extrême sud-est, l'autre à l'extrême nord-ouest, deux pays plutôt petits, plus riches en valeurs spirituelles que matérielles, dépositaires de hautes civilisations anciennes, de littératures classiques : voilà la Grèce et l'Islande. Mais une telle distance sépare nos deux pays que nous comprenons aisément qu'ils n'aient pas eu d'étroites relations.

Lorsque les Vikings scandinaves, après avoir traversé la Russie, commencent à attaquer les pays de la Mer Noir et s'engagent ensuite au service de l'empereur de Constantinople, durant la première moitié du neuvième siècle, les Islandais n'existaient pas encore. A ce moment notre pays n'était habité que par quelques moines irlandais, nommés *Papar*. L'Islande ne fut colonisée par les Scandinaves — en majeure partie des Norvégiens — qu'au dernier quart du neuvième siècle. Mais de bonne heure quelques-uns de mes compatriotes ont dû se joindre aux autres Scandinaves que les Grecs nommèrent d'abord « Russes » et ensuite *Varègues*, qui tantôt attaquaient la Grèce, tantôt se mirent au service de l'empereur. Dans nos sagas il est question de Varègues islandais depuis le milieu du dixième siècle jusqu'à la fin du douzième. Certains de ces récits ont sans doute un fond véridique, d'autres ne sont qu'une fiction, rapportée seulement pour conférer un plus grand éclat aux héros. Il n'y est question d'aucun Islandais qui aurait pris part aux excursions de pirates ; il est probable cependant qu'il y en a eu. Mais la plupart s'engagent dans l'armée de l'empereur, et alors il est beaucoup question de leur excellence et de leur bravoure.

Il existe une vaste investigation, un grand ouvrage sur les Varè-

---

* Ὁμιλία γενομένη ἐν τῷ ἀμφιθεάτρῳ τῆς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς τὴν 16ην Φεβρουαρίου 1962.

gues au service de l'empereur de Constantinople, composé par l'érudit islandais Sigfus Blöndal (*Voeringjasaga*, ou l'Histoire des Varègues, Reykjavik 1954).

L'on trouve des thèmes grecs du moyen âge dans la littérature de l'Islande et des autres pays scandinaves de cette époque, surtout dans les récits de chevalerie, mais il n'y en a pas beaucoup et l'on ne sait pas comment, par quelle voie, ils sont arrivés. Notre littérature du moyen âge est d'ailleurs très riche, comme cela est généralement connu; par contre nos arts plastiques furent assez pauvres jusque vers la fin du siècle dernier, au moins en comparaison avec les vôtres. Parmi les œuvres les plus remarquables dans ce domaine, il faut citer des sculptures sur le bois de planches ayant servi à recouvrir les murs d'une salle d'habitation, plutôt que ceux d'une église, dans le nord de l'Islande. Seule une partie de ces planches a été conservée (actuellement au Musée National, à Reykjavik); mais dernièrement, il a été prouvé que le modèle en est le soidisant Jugement dernier byzantin ou l'interprétation du terrible jugement dernier byzantin: du paradis, de l'enfer et du jugement dernier (Selma Jonsdottir: An 11th Century Byzantine Last Judgement in Iceland, Reykjavik 1959). Pendant des siècles ce thème a évolué, aux mains des artistes de l'Eglise grecque, pour atteindre son caractère définitif, son point culminant vers le milieu du onzième siècle, comme cela ressort, entre autres, du manuscrit grec 74, conservé à la Bibliothèque Nationale à Paris, comme aussi de quelques fresques et mosaïques d'églises du sud et de l'est de l'Europe. Vers onze cent cette création imposante, issue de vos parages, a ensuite trouvé le chemin de la lointaine Islande — nous ne savons pas avec certitude par quelle voie — et un artiste de notre terre a fait d'après elle une des rares sculptures conservées du Jugement dernier byzantin. S'il y a probablement entre les deux œuvres des versions intermédiaires, cela constitue cependant un exemple intéressant des relations entre nos deux pays, il y a neuf cents ans.

Il est douteux et même invraisemblable que les Varègues aient eu quelque rapport direct avec ces influences littéraires ou artistiques. Il est navrant de constater que malgré une présente prolongée à Constantinople de nombreux Scandinaves, suffisante pour leur permettre d'apprendre le grec, aucun d'entre eux, à ce que l'on sache, ne l'a appris ni n'a pris connaissance de la littérature byzantine contemporaine, et encore moins de la littérature grecque ancienne; dans ce domaine il peut cependant s'être passé quelque chose, tombé ensuite dans l'oubli.

II

Depuis seize cent jusqu'à ce jour, il y a toujours eu quelques Islandais qui ont su le grec, et certains très bien. Vers cette époque, l'enseignement de la langue grecque a été introduit dans les séminaires des deux évêchés du pays. Il y a là l'influence de l'humanisme, influence qui ne s'est guère fait sentir avant le seizième siècle, et alors sous une autre forme que presque partout ailleurs,— ou un peu comme chez vous. Cela a évidemment eu pour conséquence d'attirer notre attention sur les langues classiques et les littératures grecque, et latine. Mais outre les Grecs et les Italiens, les Islandais, parmi les nations européennes, possédaient aussi leur propre littérature classique,— et même écrite en une langue comprise par tout le peuple. L'humanisme, qui en Islande a, entre autres, contribué à faire revivre et à développer le savoir traditionnel national, a aussi fait mieux connaître, d'abord dans les autres pays scandinaves, nos sagas et notre poésie ancienne, qui depuis ont eu leur place parmi les littératures mondiales.

Ce fait explique aussi en partie pourquoi les Islandais ont commencé si tard à s'occuper sérieusement de la langue grecque. Depuis l'adoption du christianisme en Islande, l'an mil, il y a naturellement toujours eu des Islandais qui savaient le latin. Les premiers écrits en islandais, dès le onzième siècle, étaient probablement des traductions de liturgies latines ou d'histoire de saints; et les premières œuvres composées en Islande, vers onze cent, étaient écrites en latin, quoique les Islandais aient ensuite écrit dans leur langue nationale la plus grande partie de leur littérature, à l'inverse de ce que firent à cette époque la majorité des autres nations. Depuis le début, le latin a été enseigné dans les séminaires des évêchés et au lycée, où il figure encore aujourd'hui sur le programme d'études.

Lorsque le Nouveau Testament fut pour la première fois traduit en islandais — traduction que nous trouvons dans le plus ancien des livres imprimés en islandais, publié en 1540 — il ne fut pas traduit d'après la langue originaire mais d'après le latin (Vulgata), et l'allemand.

Peu après, vers le milieu du seizième siècle, la nation adopta le luthéranisme à l'instigation du Roi de Danemark, dont nous dépendions alors et jusqu'au vingtième siècle. A la même époque l'enseignement des évêchés prit une forme plus déterminée (sous l'influence de l'humanisme et en relation avec la réforme); on augmenta par exemple

l'enseignement du latin. Mais nous n'avons pas de sources sûres qui nous permettent d'affirmer que l'enseignement du grec ait été introduit avant seize cent environ, mais par la suite cette langue a été enseignée sans interruption dans quelque école en Islande. En outre, certains Islandais ont depuis, dans tous les siècles, étudié cette langue dans les universités étrangères, surtout à celle de Copenhague, qui était notre plus haut institut d'enseignemt jusqu'au moment où nous avons pu établir notre propre université.

III

Je vous ferai maintenant connaître trois de nos plus grands érudits des lettres grecques, de diverses périodes de notre histoire ; comme ils comptent tous les trois parmi les grandes figures de notre histoire culturelle, nous aurons en les étudiant une certaine compréhension de la nation islandaise.

Il est intéressant de noter tout de suite que ces trois hommes avaient tous fait leurs études à l'université de Copenhague, qu'ils étaient tous des théologiens,—et qu'ils comptent tous les trois parmi les plus grands érudits que nous ayons eus, aussi bien pour les lettres grecques que pour les lettres nationales, chez nous si étroitement liées.

Le plus ancien de ces trois vivait déjà vers seize cent ; il était probablement un des premiers Islandais à savoir bien le grec quoiqu'il fût largement dépassé ensuite par d'autres plus jeunes. Il était prêtre, directeur d'école à l'évêché du nord de l'Islande (Holar) et ensuite adjoint de l'évêque, qui s'occupait beaucoup de la publication de livres. Son nom était *Arngrimur Jonsson*, avec le surnom l'Erudit ; il adopta le nom latin *Arngrimus Jonae*. Il était un de nos plus grands humanistes et collectionna un grand nombre de documents anciens, de manuscrits qu'il utilisa comme des sources ; on imprima de lui, en Islande ou à l'étranger, dix livres contenant la description et l'histoire du pays, quelques-uns en plusieurs éditions. Ils étaient pour la plupart composés en latin, car ils étaient destinés à renseigner des érudits étrangers sur notre pays et notre nation et à corriger des erreurs contenues dans des récits de voyage d'auteurs étrangers. Il était facile à ces derniers de raconter des histoires exagérées ou entièrement fausses sur un pays aussi lointain et peu connu ; et nous Islandais avons généralement été, comme les petites nations, sensibles à ce qu'on racontait sur nous à l'étranger. Cette situation incita Arngrimur Jonsson à composer d'excellents ouvrages qui connurent une grande dif-

fusion et éveillèrent ou stimulèrent l'intérêt des érudits étrangers pour l'investigation de nos manuscrits ; il fut le plus connu de nos écrivains jusqu'alors. Il est le premier Islandais à citer Homère et il emploie quelques mots grecs dans ses livres, auxquels il donne parfois des noms grecs. Pour le plus remarquable il composa le nom *Chrymogaea* (1610), traduction grecque du mot *Islande,* qui veut dire *terre de glaces*. Cet ouvrage était la meilleure histoire d'Islande existant alors et jusqu'à la seconde moitié du dix-huitième siècle ; composée en latin, elle portait, comme nous l'avons vu, un nom grec.

Toutes les œuvres d'Arngrimur Jonsson, avec commentaires et une longue notice en anglais, ont été publiées par le rédacteur en chef du dictionnaire de l'Université d'Islande, Jakob Benediktsson, édition en quatre grands volumes dans la Bibliotheca Arnamagnaeana (IX-XII) durant les années 1950-1957 (1800 pages).

IV

Les plus anciennes traductions du Nouveau Testament, du grec en islandais, furent faites vers le milieu du XVIIe siècle et ne furent jamais imprimées. La première (qui embrassait seulement l'Evangile de saint Mathieu et qui ne s'est pas conservée) était l'œuvre de l'évêque *Brynjolfur Sveinsson*, qui à cette époque se trouvait à la tête de l'évêché de Skalholt, dans l'Islande du sud. Il figure parmi les plus érudits et les plus vénérés de nos évêques.

A titre de curiosité je raconterai ici un épisode véridique de sa vie qui s'est passé à Copenhague huit ans avant sa nomination aux fonctions épiscopales, au cours de l'hiver 1631-32 (il avait alors 27 ans). Il y rencontra un vieil érudit grec, *Romanus Nicephoris*, avec qui il parlait toujours en grec. Un jour ils furent invités à dîner chez un professeur qui plus tard devait être évêque au Danemark (Hans Resen, fils). L'Islandais passa toute la nuit à s'initier aux problèmes épineux d'une œuvre d'Aristote, sur lesquells il a ensuite mis la conversation au cours du dîner. Après de longues discussions, Romanus se leva et remercia Dieu qui avait donné à l'Europe une telle érudition que même de son île la plus septentrionale il venait un homme qui s'exprimait en grec comme si c'était sa langue maternelle ; et « il lui a souhaité le bonheur et la bénédiction divine au nom de Jésus ». Ses vœux furent exaucés puisque cet événement aida l'Islandais à se frayer un chemin au Danemark : l'année suivante il fut proviseur adjoint d'un des plus importants lycées de Danemark, peu de temps

après il obtint le grade de magister de l'Université de Copenhague et finalement il devint évêque en Islande.

Mais votre compatriote, avec lequel il a parlé et discuté en grec était, si je ne me trompe, un personnage assez connu et que je n'ai guère besoin de vous présenter de plus près ; cela doit être ce Romanus Nicephori qui composa en latin une grammaire de la longue grecque populaire, ou «*Grammática linguae graecae vulgaris... per Patrem Romanum Nicephori Thessalonicensem Macedonem*». L'on pense généralement que cette œuvre a été composée en France vers 1640 (après 1638) ; ce serait alors le quatrième ouvrage sur cette matière. Cependant elle pourrait être un peu plus ancienne. Elle a été corservée manuscrite jusqu'en 1908, où *J. Boyens* la publia dans la Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liège, fascicule XVIII. L'introduction de cette édition contient certaines informations sur l'auteur ; je les ai prises pour base ici [1].

Romanus, originaire de Thessalonique, était prêtre à Corinthe. En 1619, Thimothée, patriarche de Constantinople, le chargea d'une mission en Europe en vue de chercher un moyen pour libérer les Grecs de l'oppression turque ; et puis au cours de l'hiver 1631 - 1632, nous le trouvons en Allemagne, où il écrit de Rostock, en décembre 1631, une lettre à Gustave Adolphe, Roi de Suède, qui alors faisait une traversée victorieuse de l'Allemagne (il prit Mayence en décembre), le suppliant de secourir la Grèce après ses victoires. Mais l'année suivante le roi trouva la mort, et nous ne savons pas quel fut le succès de Romanus ; mais ce même hiver il se rendit au Danemark, où il rencontra l'Islandais qui était si fort en grec. Après douze ans de vains efforts en vue d'obtenir des souverains de l'Europe un secours pour son pays, le Grec s'est réjoui et a peut-être repris confiance en rencontrant un homme, originaire d'un pays sous le cercle polaire, qui avait pris connaissance de plusieurs des meilleurs écrivains grecs et qui pouvait lui parler en sa langue.

Après son accès à l'épiscopat (1639 - 74), Brynjolfur Sveinsson mit sur pied la plus grande collection, jusqu'alors possédée par un Islandais, de livres grecs et latins, acquérant aussi un grand nombre de manuscrits islandais les plus précieux. Et votre Romanus composa

---

1. Cette matière a été signalée et traitée par les professeur islandais de langue et de littérature islandaises à l'Université de Copenhague, Jon Helgason, Annuaire de la Bibliothèque Nationale d'Islande 1946 - 1947. Reykjavik 1948, pages 146 - 147.

sa Grammaire. C'étaient ainsi des hommes de lettres remarquables, appartenant à nos nations, qui discutèrent ensemble au cours du dîner mémorable à Copenhague il y a trois cent trente ans.

V

Depuis nous avons eu plusieurs érudits en langue grecque ; un de mes compatriotes, vivant à Copenhague vers 1700, était quelquefois appelé l'Islandais grec. Et dans nos lycées, la langue grecque a été enseignée jusqu'au début de ce siècle ; alors l'on adopta un nouveau règlement où l'accent portait davantage sur l'étude des langues vivantes. Nos derniers bacheliers ayant étudié le gree, passèrent leur baccalauréat en 1909. Mais deux ans plus tard notre université fut fondée, où les études grecques avaient tout naturellement leur place, d'abord à la Faculté de théologie et ensuite aussi à la Faculté de philosophie et lettres ; ainsi, au cours de trois cent cinquante à quatre cents ans le fil ne s'est jamais rompu.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, l'Université d'Islande (Haskoli Islands), à Reykjavik, ne fut fondée qu'en 1911. Les thèses de doctorat d'une université aussi jeune, appartenant à une nation aussi petite, sont évidemment d'un nombre restreint ; elles ne sont que 25-30 ; parmi les toutes dernières, il y en a deux (de 1959 et 1960) relationnées avec la culture grecque ; l'une traite du Jugement dernier byzantin dont j'ai fait mention plus haut, mais l'autre traite des traductions d'Homère en islandais (Finnbogi Gudmundsson : Homersthydingar Sveinbjarnar Egilssonar, Reykjavik 1960). L'intérêt que portent les Islandais à cette matière est tel que pendant la soutenance de la thèse, qui a duré quatre à cinq heures, la grande salle de l'université était pleine au point qu'une partie considérable de l'assistance dut rester debout. Je consacrerai le reste de mon étude surtout à notre principal traducteur d'Homère, sa valeur, son influence. Il n'est pas seulement un de nos plus grands érudits en langues grecque et latine mais aussi en lettres islandaises, un de nos plus grands virtuoses de la langue islandaise et un des grands maîtres de l'enseignement ; et parmi ses élèves se trouvaient quelques-uns de nos plus éminents poètes, tous les éditeurs de notre première revue littéraire, notre premier romancier des temps modernes et notre premier grand collectionneur de légendes populaires. Ainsi, à partir de lui, nous avons une vue assez large vers votre pays et sur le nôtre.

De nom *Sveinbjörn Egilsson*, il a vécu de 1791-1852 ; fils d'un

fermier aisé, il eut d'abord dans son pays la meilleure instruction possible, faisant ensuite pendant cinq ans ses études à l'Université de Copenhague, où il passa l'examen de théologie. Cependant il ne fut jamais pasteur, mais professeur et proviseur de lycée, philologue et érudit, traducteur et poète. Cela s'explique à la fois par sa nature et par l'influence de certains hommes de lettres, comme par exemple le grand philologue danois Rask, un de ses bons amis ; pourtant Sveinbjörn Egilsson, qui était religieux, s'intéressait également à la théologie.

A l'époque où il vivait, il n'y avait qu'un lycée en Islande ; durant la première moitié du dix-neuvième siècle, cet établissement était situé à la campagne, près de Reykjavik, à *Bessastadir*, actuellement résidence du Président d'Islande. Dans cet excellent lycée Sveinbjörn Egilsson exerça son professorat pendant plus de trente ans, jusqu'au moment où l'établissement fut transféré à Reykjavik (1846) ; alors il en fut le premier proviseur, ce qu'il resta jusqu'à sa mort. Une de ses principales disciplines était la langue grecque, et il dicta à ses élèves les traductions des textes grecs. Telle est l'origine de ces célèbres traductions d'Homère et de seize autres œuvres ou fragments grecs, comprenant entre autres, Eschyle, Platon, Plutarque et Lucain ; seules les traductions homériques ont été imprimées.

Il traduisit les poèmes homériques en prose, traductions parmi les plus connues et les plus excellentes que nous ayons. Avant de mourir il avait aussi traduit en vers les deux tiers de l'Odyssée. Son fils, *Benedikt Gröndal*, poète aussi, acheva cette traduction, — et traduisit aussi toute l'Iliade en vers. Grâce au père et au fils, nous possédons ainsi des traductions des deux poèmes homériques aussi bien en vers qu'en prose (aussi une traduction en vers par Sveinbjörn Egilsson d'un fragment de l'Iliade, dont il existe ainsi une triple traduction). Tous ces textes sont imprimés sauf la seconde moitié de l'Iliade de la traduction en vers du fils Gröndal ; la traduction en prose de l'Iliade a été imprimée deux fois et celle de l'Odyssée trois fois (c'est-à-dire l'ensemble, outre des morceaux choisis imprimés plusieurs fois).

Sveinbjörn Egilsson a commencé à traduire l'Iliade dès le premier hiver de son professorat, en 1819, continuant ensuite ces traductions — parallèlement avec d'autres travaux et avec de nombreuses interruptions — pendant 33 ans, car les dernières lignes qu'il a écrites, quelques jours avant sa mort, appartenaient justement à sa traduction en vers inachevée de l'Odyssée. Ainsi il a commencé et terminé sa carrière en s'occupant d'Homère. Il revoyait souvent et corrigeait ses traductions, surtout la traduction en prose de l'Odyssée, qui parut la

première, dans des éditions scolaires jubilaires, (éditions annuelles à l'occasion de l'anniversaire du Roi) de 1829 à 1840 (2me éd. corrigée 1912). Les autres traductions homériques furent publiées juste après la mort de Sveinbjörn Egilsson (l'Iliade en prose 1855, et les traductions en vers du père 1854, et du fils 1856). Puïs de 1948 à 49, l'Edition de l'Etat a publié les traductions en prose des deux poèmes, dans une édition soignée, confiée à nos principaux érudits de langue grecque, le proviseur Kristinn Armannsson et le principal Jon Gislason, accompagnée de notices, commentaires etc. Cette dernière édition, ainsi que la thèse de doctorat, nous ont rendu encore plus familiers avec Homère et son traducteur.

Pour ses traductions Sveinbjörn Egilsson s'est entre autre aidé de la traduction allemande de Voss et de l'édition anglaise de Clarke; mais en Islande il n'avait pas la documentation qu'il aurait pu se procurer dans une ville continentale; pourtant il a très bien compris le texte original, ce qui ne constitue d'ailleurs que l'un des éléments de l'excellence de ses traductions.

Regardons d'abord les traductions en vers quoiqu'elles soient ultérieures aux autres et qu'elles soient moins connues. Elles sont jetées dans le moule de mètres anciens nordiques, où prédomine un des plus anciens des mètres germaniques,— *fornyrdislag* —, de huit vers, dont chacun a deux syllabes accentuées, chaque paire de vers étant reliée par des allitérations, sans rimes. C'était la mode au dix-huitième siècle et jusque vers le milieu du dix-neuvième d'adopter ce mètre pour les traductions en islandais de poèmes étrangers de longue haleine; cette mode est due à la première édition imprimée de l'ancienne Edda, dans la seconde moitié du XVIIIème siècle, où règne ce mètre dans les poèmes anciens épiques et héroïques. Ce mètre, de souffle court, si différent de l'hexamètre aux vers amples, imprime aux poèmes un tout autre air. La langue, un peu archaïque, volontairement certes, leur confère une empreinte classique; mais pour l'utilisation de l'ancienne langue poétique, les traductions deviennent plus longues que les textes originaux et ne sont pas conformes au goût de l'homme moderne. Par contre le mètre et la langue archaïque donnent à la matière une apparence islandaise ancienne; et ce texte contient nombre d'expressions de la beauté la plus exquise.

Mais les traductions en prose se plient cependant encore mieux à ce genre littéraire, et ce sont elles qui restent vivantes permi nous; elles sont au nombre des plus appréciées et des plus classiques de nos traductions, et les meilleurs juges en la matière les classent avec les

toutes meilleures traductions homériques qui existent. Maintenant vous demanderez peut-être : comment cela est-il possible? Les raisons en sont multiples : premièrement le caractère même de notre langue, deuxièmement l'évolution séculaire de cette langue comme outil d'une littérature héroïque rappelant la littérature homérique et troisièmement l'érudition, l'application et la maîtrise artistique du traducteur. Regardons chacun de ces points d'un peu plus près malgré les grandes difficultés dues au fait que mes lecteurs ne comprennent pas ma langue, comme je ne comprends pas la leur ; par conséquent, le sujet ne pourra pas être expliqué par des exemples directs.

Chacun sait que les différentes langues sont très inégalement aptes à traduire le grec ; l'islandais, qui est une langue archaïque d'une structure morphologique très évoluée et un peu compliquée, forge facilement de nouveaux mots en soudant d'une manière variée les racines des vocables. C'est pourquoi la traduction islandaise peut le plus souvent rendre le mot grec par un mot islandais, tandis que les autres langues doivent maintes fois avoir recours aux transcriptions. La clarté et la transparence des deux langues font que souvent l'on peut par exemple traduire les noms propres littéralement. Et les nombreux adjectifs peuvent être rendus par des mots archaïques ou par de nouvelles formations de mots ; ainsi la structure, le vocabulaire et l'élasticité de la langue font qu'elle est spécialement apte à rendre le texte grec.

En outre, nous possédons en notre langue une littérature, ininterrompue pendant mille ans ; et cette langue a subi si peu de modifications que nous comprenons encore aujourd'hui assez bien nos premières œuvres littéraires ; et une grande partie de la poésie la plus ancienne, des poèmes eddiques et des sagas sont une littérature « héroïque ». Benedikt Gröndal, le fils de Sveinbjörn Egilsson et celui qui traduisit en vers l'Iliade, dit à ce sujet : « Quand une telle langue, archaïque d'esprit et de structure, doit traduire des œuvres poétiques de langue ancienne et rendre les temps révolus, alors il est évident que la traduction se rapprochera plus du texte original que si elle était faite dans une langue « moderne », dont l'esprit s'est considérablement éloigné des temps anciens ». Cette observation, très juste, doit être fortement soulignée. Les Islandais, qui parlent encore la langue de l'âge héroïque, de l'époque des Vikings, ont une littérature ancienne imprégnée de l'esprit de ces temps révolus. C'est parce que les Islandais se trouvaient spirituellement si près de la mentalité et des idéaux de l'âge héroïque décrit dans les poèmes homériques que

la langue islandaise pouvait mieux que les autres langues traduire ces œuvres

Et Sveinbjörn Egilsson était justement tout imprégné de l'ancienne littérature, de son esprit, de sa langue ; un des pionniers de la philologie islandaise, il a publié, avec des commentaires, plusieurs volumes de poésie ancienne et de sagas ; il a traduit en latin, en onze volumes, les sagas des rois de Norvège, — et il a composé un grand dictionnaire sur toute la langue poétique ancienne nordique eddique et scaldique — avec des traductions en latin, sous le titre *Lexicon poeticum* (paru en 1860). C'est un ouvrage fondamental dans son domaine et l'une des plus grandes œuvres de la philologie nordique. Les éditions ultérieures du dictionnaire, — avec plusieurs augmentations certes, — comportent des traductions en danois et non en latin et n'ont pas, en conséquence, la même valeur internationale. Cette connaissance approfondie de notre littérature ancienne servit hautement le traducteur d'Homère ; pour ses traductions il utilise tour à tour des vocables et des expressions de la langue ancienne, de la langue parlée contemporaine et puis des mots de son propre cru. Certaines de ces nouvelles créations, qui en majeure partie portent une empreinte classique, ont survécu dans la langue et donnent l'impression d'appartenir au fond primitif de la langue. Mais de ces différentes sources le traducteur fait un ensemble harmonieux, ce qui montre à la fois l'élasticité et la force rénovatrice de notre langue et la maîtrise de notre traducteur. Son procédé est le même pour ses autres traductions d'œuvres classiques — œuvres grecques déjà citées — et aussi pour dix-sept des écrits de la Bible, surtout de l'Ancien Testament. Ce sont nos premières traductions bibliques imprimées faites d'après les textes originaux (arménien, hébreu et grec) et parmi les plus belles que nous ayons. Nous nous rappelons que Sveinbjörn Egilsson était aussi un théologien — il était d'ailleurs docteur honoraire en théologie de l'université allemande de Breslau. Mais son cœur battait surtout pour Homère.

Je ne sais si j'arriverai à donner à mes lecteurs une idée nette de l'excellence de ces traductions classiques. Le vocabulaire est d'une richesse extraordinaire ; le goût et le choix du mot juste font rarement défaut. Mais ce qui frappe surtout c'est l'harmonie du style, d'une allitération modérée et d'un rythme à la fois puissant et délicat. Sveinbjörn Egilsson lut justement ses traductions à haute voix pour ses élèves et sa famille pour mieux se rendre compte de la valeur auditive du texte ; et s'il visait souvent, par les modifications qu'il apportait

aux textes, une plus grande exactitude, l'artiste l'emportait en général sur l'érudit. L'on peut dire enfin que, sous sa forme définitive, sa langue a un certain air majestueux, c'est une langue livresque, animée de la vie et du rythme de la langue parlée, — ou, si l'on veut, la langue parlée ennoblie ; c'est un compromis entre la langue ancienne et la langue populaire contemporaine, une fusion de la tradition et de la force créatrice du langage, où la richesse l'emporte sur la simplicité, la noblesse sur la souplesse, le style renfermant cependant toutes ces nuances. C'est l'œuvre de l'érudit artiste et de l'artiste érudit.

Sveinbjörn Egilsson était un poète lyrique, il existe de lui un recueil de vers, d'une délicate poésie mais sans grandeur véritable. Il est l'auteur, entre autre, de notre noël le plus connu, un des premiers poèmes qu'apprennent les enfants islandais. Il ne développa d'ailleurs jamais à fond ses dons poétiques, préférant les mettre humblement au service de certains des plus grands esprits de l'antiquité, qu'il fit ainsi connaître à ses compatriotes, — à sa manière, comme il mit aussi notre littérature ancienne à la portée des autres nations, par des traductions latines, — et l'expliqua à ses compatriotes et aux étrangers, par ses éditions et son fameux dictionnaire. Ainsi il est pour nous Islandais le grand commentateur, l'intermédiaire, le grand propagateur de culture.

VI

Sveinbjörn Egilsson unit remarquablement l'ancien et le nouveau. Examinons un peu son influence sur les écrivains islandais où l'élément grec ne se fait sentir que d'une manière indirecte.

Vivant à une époque où l'histoire de notre langue et de notre littérature prit un nouvel essor, il fut dans ce domaine parmi les principaux promoteurs. Ce grand érudit classique fut le maître de presque tous les premiers poètes romantiques, qui relevèrent notre littérature et rendirent à notre langue sa pureté. Seul le tout premier poète romantique, *Bjarni Thorarensen,* était trop vieux pour être élève de Sveinbjörn Egilsson ; aussi son style a-t-il un air plus archaïque que celui des autres ; il publia ses premiers poèmes vers 1820, au moment où Sveinbjörn Fgilsson commença à faire ses traductions homériques et à les lire à ses élèves. La période de 1830-1840 est marquée par deux évènements : Sveinbjörn Egilsson publie sa première traduction homérique, et la première véritable revue littéraire commence sa carrière *(Fjölnir)*. Les quatre rédacteurs étaient tous d'anciens élèves de Sveinbjörn Egilsson ; un d'eux, *Tomas Soemundsson,* théologien et

plus tard pasteur, rentrait justement d'un long voyage à travers les pays européens, dont la Grèce, au moment où fut lancée la revue. Un autre d'entre eux, *Jonas Hallgrimsson*, qui se fit d'abord connaître par cette revue, se place, parmi nos poètes lyriques, comme le plus grand artiste, le plus populaire et notre plus grand poète de la nature ; son style, son maniement de la langue sont si proches de nous qui vivons aujourd'hui que nous avons l'impression qu'il est notre premier poète contemporain. Le troisième, *Konrad Gislason*, était un de nos plus savants philologues, plus tard professeur de langues nordiques à l'Université de Copenhague, etc. Etroitement liée à cette revue était la réforme de la langue ; il ne s'agissait pas là d'une révolution mais d'un processus de purification, d'embellissement. Ces hommes des temps nouveaux adoptèrent comme base la langue ancienne littéraire tout en la rapprochant de la langue parlée vivante contemporaine sous sa forme la plus belle, pratiquée par la population de la campagne ; ainsi la langue fut encore plus simple et plus souple que celle de Sveinbjörn Egilsson dans ses traductions homériques, où il voulait lui donner un certain air classique majestueux. Mais c'est lui qui le premier fraya ici la voie ; et il le fit surtout comme professeur de grec, par ses traductions soignées et belles.

Il serait oiseux d'énumérer ici d'autres poètes lyriques, élèves de Sveinbjörn Egilsson ; je vous rappelle seulement encore son fils Benedikt Gröndal ; il était un des plus populaires de nos poètes de la seconde moitié du dix-neuvième siècle, esprit encyclopédique, homme de la Renaissance, vivant à une époque et dans un pays qui ne lui convenaient pas ; lui, qui était le plus véritablement romantique de nos poètes a dit : « Celui qui ne connaît pas les classiques ne vaut rien ».

Mais l'influence de Sveinbjörn Egilsson ne se fit pas moins sentir chez ceux de ses élèves qui écrivirent en prose. Je pense au premier de nos romanciers des temps modernes, qui se fit connaître vers le milieu du dix-neuvième siècle. Si les Islandais commencent si tard à écrire des romans, c'est probablement parce que nous possédions nos admirables sagas du moyen âge (surtout du XIIIème siècle), et il fallait vraiment être audacieux pour essayer de rivaliser avec de tels chefs-d'œuvre. Puis il arriva qu'un élève de Sveinbjörn Egilsson, nommé *Jon Thoroddsen*, étudiant en droit à Copenhague, prît connaissance des romans de Walter Scott, de Dickens et d'autres. Il composa ensuite deux romans dont la matière était prise à la vie nationale islandaise, mais la manière empruntée à ces écrivains étrangers. Si l'intrigue était romantique, la peinture des caractères, sous l'influence des

sagas, était réaliste. Le style a trois sources : la langue parlée contemporaine, nos sagas, — et les traductions homériques de Sveinbjörn Egilsson.

Ces deux premiers de nos romans modernes, intitulés « Garçon et fille » et « Homme et femme », ne sont pas seulement des œuvres de pionnier : on les lit encore communément en Islande. Mais par la suite, — et surtout au vingtième siècle —, le roman islandais a connu un grand essor. L'influence de l'art narratif ancien (des sagas) et celle du roman nouveau sont tellement puissantes et convergentes qu'il ne se passa guère plus d'un siècle depuis l'origine de celui-ci jusqu'au moment où un des plus doués de nos écrivains *Halldor Kiljan Laxness,* obtint le Prix Nobel (1955).

Mais quelque dix ans après l'impression de notre premier roman moderne, un autre élève de Sveinbjörn Egilsson, *Jon Arnason,* publia notre première et plus importante collection de légendes populaires,— et d ailleurs une des plus riches et des plus intéressantes de tous les pays scandinaves. Cette collection, dont un choix, en deux volumes, a d'abord été imprimé, de 1862 à 1864, va maintenant paraître en édition complète de six volumes. Si la plupart de ces légendes sont écrites en une langue harmonieuse, simple et pure, les plus réussies sont cependant celles qui furent rédigées par le collectionneur principal, Jon Arnason, et quelques autres élèves de Sveinbjörn Egilsson.

Il ne faut certes pas s'exagérer la valeur de Sveinbjörn Egilsson, le considérer comme un phénomène isolé ; il s'agit évidemment ici d'un exemple de notre ancienne culture littéraire, d'une évolution ininterrompue de notre langue. Pourtant nous avons vu l'excellence du traducteur d'Homère : son influence se ressent aussi bien chez les hommes cultivés, chez les poètes que dans les légendes populaires, elle atteint le peuple entier où elle est encore agissante.

VII

Sveinbjörn Egilsson a aussi tout particulièrement renforcé et consolidé l'estime que les Islandais ont toujours eue pour la culture classique. Outre ses traductions de l'ancien grec, nous possédons diverses autres faites aux 19e et 20e siècles. A titre d'information nous énumérerons les principales œuvres, en majeure partie, de quelques instigateurs de notre culture.

Un de nos plus grands poètes est *Grimur Thomsen* (1820 - 1896), docteur en littérature de l'Université de Copenhague, pour un temps

critique apprécié au Danemark et membre influent de la diplomatie danoise. Dès 1856 il a publié dans la revue Dansk maanedsskrift, à Copenhague, l'article : « Périclès, orateur et homme d'état », accompagné de traductions en danois de trois de ses discours. Mais Grimur Thomsen passa les dernières décades de sa vie en Islande, écrivant des vers — et traduisant une vingtaine de poètes grecs, entre autres Eschyle et Sophocle et surtout Euripide. Ici le poète varie la métrique et fait preuve d'une grande indépendance vis-à-vis de son modèle ; mais ces traductions expressives n'ont jamais gagné la faveur du public, quoiqu'elles aient été imprimées trois fois (la première fois en 1895). Deux passages de l'Iliade, dans la traduction de Grimur Thomsen, sont la seule partie existant en islandais sous le mètre originaire (d'abord imprimé en 1934).

Un autre des plus grands de nos pionniers culturels était *Steingrimur Thorsteinsson* (1831 - 1913 ; ne pas confondre avec l'auteur de cet article), « magister » en langues classiques et proviseur du lycée de Reykjavik. Il nous a donné une traduction soignée et fidèle de quelques poésies grecques et de certaines œuvres en prose, dont une partie a été publiée après sa mort, même dernièrement : La défense de Socrate, Criton et Phédon de Platon (1925) ; Charon de Lucien (1945) ; Le Banquet de Platon (1959).

Sigfus Blöndal (1874 - 1950), bibliothécaire de la Bibliothèque royale de Copenhague, était notre plus grand auteur de dictionnaire après Sveinbjörn Egilsson, connaissant et aimant la littérature grecque. Quoique érudit plutôt que poète, il a entre autre traduit les Bacchantes d'Euripide (1923). C'est lui qui a composé le grand ouvrage L'Histoire des Varègues (1954), dont il a été question plus haut.

Mais nous avons aussi été bien renseigné sur cette matière directement de source grecque. Au printemps 1960, il est venu sous les auspices du Conseil de l'Europe et sur l'invitation de l'Université d'Islande, le professeur *Apostolos Dascalakis*, ancien recteur de l'Université d'Athènes, faisant à l'université à Reykjavik une conférence sur les Varègues d'après des sources grecques du moyen âge, imprimée la même année, en traduction islandaise, dans la revue de l'Edition de l'Etat, Andvari.

VIII

La littérature grecque moderne est malheureusement moins connue en Islande que cela ne serait souhaitable. Le roman « Liberté ou mort » de *Nikos Kasantzakis* a cependant été publié par une de nos

plus grandes maisons d'édition (1957), et en 1960 on a lu de lui à la Radio de Reykjavik Alexis Zorbans. Cela a reçu un si bon accueil que d'autres traductions du grec moderne sont en préparation.

Nous constatons avec reconnaissance qu'en Grèce l'on a fait connaître notre littérature moderne bien mieux que nous n'avons fait connaître en Islande la littérature grecque moderne, — tandis que nous avons fait beaucoup plus pour introduire l'ancienne littérature grecque dans notre pays que n'ont fait les Grecs pour la nôtre (les poèmes eddiques et scaldiques et les sagas). Lors de mon séjour à Athènes en 1962, j'ai trouvé à la Bibliothèque Nationale un almanach de 1906, publié par le professeur en géométrie et encyclopédiste *Hadsjidakis*, qui, paraît-il, savait plus de vingt langues. Là il y avait de lui des traductions de diverses littératures étrangères, entre de tous les pays scandinaves, — et l'œuvre la plus longue était un conte islandais de la fin du 19e siècle (Koerleiksheimilid de Gestur Palsson). Cela m'a émerveillé. Il existe en outre des traductions grecques de quelques-uns de nos meilleurs auteurs modernes, comme p. ex. des romans de *Laxness*; et puis, dans des revues, des nouvelles courtes de *Gunnar Gunnarsson* et de *Kristmann Gudmundsson*, — et même un petit recueil lyrique (1960) d'un jeune auteur et critique, journaliste, *Sigurdur A. Magnusson*, qui a fait des séjours prolongés en Grèce et a entre autre publié un assez grand livre (Griskir reisudagar, 1953) sur ses voyages en Grèce, sur le pays et la nation, ouvrage intéressant et plein d'admiration pour le pays.

Le susdit Kristmann Gudmundsson lie deux de ses romans à la Grèce: Gydjan og uxinn (La déesse et le taureau, 1937-'38; en anglais: Winged Citadel, 1940) se passe en Crète à l'époque pré-grecque; mais cette œuvre reflète si bien la grande politique contemporaine que l'Allemagne hitlérienne l'a interdite. Le roman Thokan rauda (Le Brouillard rouge, 1950-'52) est encore plus fortement marqué par une philosophie mystique; il traite de l'auteur inconnu du célèbre poème eddique Völuspa. Il est censé réunir les courants culturels les plus variés et, entre autre, fréquenter une école ésotérique en Grèce. Quoiqu'il s'agisse ici de pure fantaisie, cela montre quand même le grand attrait qu'exerce la Grèce jusque dans le nord le plus lointain.

Nous avons vu quelle influence, vaste et profonde, la littérature grecque ancienne a eue sur notre vie culturelle, surtout au 19e siècle, et l'importance qu'ont prise les publications de traductions du grec et des investigations sur les rapports culturels gréco-islandais, ces derniers temps.

Aujourd'hui, un demi-siècle après que le grec a été retiré du programme d'études des lycées, deux de nos quatre proviseurs sont spécialistes de langue grecque et le troisième de langue latine. Et notre université, qui depuis quinze ans fait préparer un grand dictionnaire de notre langue, a certes engagé pour ce travail des spécialistes de la langne islandaise, mais elle en a cependant confié la direction à un homme qui a fait des études de latin et de grec. Telle est l'estime que nous éprouvons pour la culture classique.

STEINGRIMUR J. THORSTEINSSON